

L'Illustration Impériale

ABONNEMENTS.

BRUXELLES, 10 fr., - PROVINCE, fr. 10.50,-
ÉTRANGER fr. 10, plus les frais de poste.
Directeur : THÉO SPÆE.

Rédacteur en Chef : MARCELLIN LA GARDE,

SOMMAIRE. Gravures: Une Rose au Bonnet de Grand'Mère, d'après M. Axenfeld. -
Nouvelles Physionomies bohémiennes, d'après M. W. Bougreau. - La Surprise,
d'après M. L. Löffler. - L'héritière de Duivenvoorde. Le Châtiment.

TEXTE: Nos Gravures. - Connaissances usuelles de la Semaine. - Une
Excursion au Mont Etna. - Les Potages. - Les Amitiés féminines. - Un
Prestidigitateur devant des Arabes. - Du Régime diététique chez divers Peu-
ples. - Usage multiple du Parapluie. - A Table. - L'héritière de Duivenvoorde.
Episode de la Lutte entre les Hameçons et les Cabillauds.

ADMINISTRATION.

Boulevard du Nord N^o. 107.
à BRUXELLES.

Administrateur: C. APPELIAN.

Prop.-Éditeur: HENRI BOGAERTS.

N^o. 37.

— 9^e. ANNÉE. —

19 Juillet 1879.

NOS GRAVURES.

UNE ROSE AU BONNET DE GRAND'MÈRE.

Quelle patience d'ange doit avoir grand'mère pour supporter tous les caprices de ses petits-enfants! Il faut qu'elle prenne part à leurs joies bruyantes, qu'elle s'amuse de leurs espiè-

gleries et de leurs farces, qu'elle compatisse à leurs larmes; et elle, qui a pour eux une véritable idolâtrie, se plie à tout et leur obéit comme une grande enfant.

Aujourd'hui, les fillettes tourmentent encore une fois grand'mère; elles veulent à toute force lui orner sa coiffure d'une belle grosse rose qu'elles ont été cueillir à cet effet au jardin. L'aïeule a beau leur résister, se débattre, et répéter qu'elle n'a plus vingt ans, que cela ne

convient pas à son âge, que son visage tout ridé déparerait la fraîcheur et l'éclat de la fleur, rien n'y fait: les enfants obstinées n'admettent aucune objection; leur volonté ferme et tenace doit s'accomplir, et la bonne vieille, comme toujours, finit par céder.

L'aînée attache la rose au bonnet de l'aïeule, tandis que la cadette lui présente un miroir pour lui permettre de s'admirer. Et la jeunesse à cette vue de se pâmer et d'éclater en fous rires!



UNE ROSE AU BONNET DE GRAND'MÈRE, D'APRÈS LE TABLEAU DE M. AXENFELD.

Grand'mère rit aussi, mais elle rit à demi et comme forcée; car elle constate avec tristesse, dans la glace, les ravages que l'âge et le temps exercent journellement dans les traits de sa physionomie.

NOUVELLES PHYSIONOMIES BOHÉMIENNES.

Il est un type que nos peintres aiment à retracer sous toutes ses formes et dont l'illustration a souvent parlé: c'est le type bohémien, dont voici un nouveau spécimen. — Ce tableau, qui a figuré avec honneur au dernier Salon de Paris, représente une jeune Bohémienne, seule, un enfant dans les bras, au milieu d'une campagne agreste et sauvage. C'est un modèle des plus parfaits et des plus purs de cette curieuse race: visage ovale, grands yeux pleins de douceur et d'expression, chevelure noire d'ébène!

Où va-t-elle ainsi, pieds nus, à travers les sentiers rocailleux? Sans doute que ses compagnons ont dressé leurs tentes dans les environs, et qu'elle se dirige vers le village voisin, pour demander, soit de l'ouvrage, soit une aumône.

LA SURPRISE.

La famille se trouve réunie dans la salle commune; nous y voyons les grands parents, le père, la mère, l'enfant, et jusqu'au chien, ce vieux et fidèle compagnon, qui mange de tout son vorace appétit sa portion quotidienne.

Le père est un de ces rudes chasseurs tyroliens, qui, pendant toute la journée, à travers les rocs et les bois, a harcelé le chamois, et a rapporté à la maison une ample moisson de gibier.

Le petit Hermann, son fils, s'est effrayé à la vue de ce monceau d'animaux, inanimés et sanglants; et vite il s'est réfugié dans les bras de sa bonne maman. Mais le père, pour lui montrer combien ces terreurs sont chimériques, et pour le familiariser avec ces scènes de carnage, prend un des lièvres qu'il a abattus, tient avec ses doigts, tout grands ouverts, les yeux éteints de la bête, et engage l'enfant à s'approcher et à le caresser. Le petit continue à hésiter; et malgré les sollicitations de l'aïeule, il n'est pas encore tout à fait rassuré; il a peur de ce vilain regard immobile qui le fixe, de cette rude moustache toute hérissée, de ces deux oreilles pointues, comme les cornes du diable, dont sa grand'mère lui a souvent parlé, quand il n'était pas sage.

CONNAISSANCES USUELLES DE LA SEMAINE.

On a inventé bien des moyens pour empêcher les mouches, ces hôtes incommodes, d'envahir nos demeures; mais ces moyens n'ont pas répondu à l'attente; il en est même de dangereux pour la santé. Or, l'horticulture offre un moyen d'arriver à cette destruction, au moins partielle. Oui, si nous voulons nous débarrasser des mouches ennuyeuses, c'est à certaines plantes vivantes qu'il faut nous adresser de préférence; et, en recourant aux fleurs pour tuer ces insectes, nous les aurons au moins combattus par les plus aimables de leurs ennemis.

En 1730, un Anglais, nommé William Hale, trouva dans la Nouvelle Ecosse (Amérique du Nord) une plante curieuse qu'il envoya en Europe, comme ayant la propriété d'attirer, d'attraper et de faire mourir les mouches.

On la nomme „apocyn.” Elle est vivace, croissant à un pied ou deux de hauteur. Dans certains jardins, elle se perd vite, dans d'autres elle pullule, et il en naît annuellement des milliers de pieds, qui croissent très-bien en pot et qui offrent toutes les ressources possibles pour débarrasser les salons des mouches.

L'apocyn-gobe-mouches exige un sol sec, léger et chaud; il ne veut point une terre froide et humide; il souffre et meurt du moment qu'on tourmente beaucoup ses racines.

Voilà les raisons pour lesquelles cette plante est parfois perdue par les amateurs ou les jardiniers. Pour la multiplier, il faut diviser les racines en automne ou au printemps. Elle fleurit depuis juin jusqu'en septembre, c'est-à-dire dans la saison des mouches. Elle se reproduit, mais rarement, de graines.

Aussi est-on plus certain de multiplier ces plantes en divisant les racines au mois de mars, époque où il faut les mettre en pot, en vue d'obtenir des pieds susceptibles de rendre aux salons le service que nous avons signalé.

L'apocyn répand par ses fleurs une douce odeur aromatique et miellée, qui, s'étendant au loin, à une grande distance de la plante, a certainement pour mission d'attirer les insectes en question. Lorsque ceux-ci viennent se poser sur elles, elles découvrent bientôt les interstices ou les fentes par où elles peuvent introduire leur trompe; au bas, cette entrée se fait facilement et l'insecte aspire d'abord le suc du disque inférieur, mais bientôt il découvre une liqueur plus sucrée et plus appétissante vers le haut de la fente, et sa trompe, élargie en bec de clarinette, s'insinue dans la fente en remontant vers le stigmate, où les anthères compriment fortement le pistil, et comme les mouches, pour laisser suivre ce trajet à leur trompe, sont obligées de remonter elles-mêmes, elles se trouvent prises, serrées et comprimées par leur organe aspirateur, d'autant plus qu'elles tentent toujours à remonter, à s'envoler, comme on sait. A mesure qu'elles s'efforcent de s'échapper et qu'elles battent des ailes, elles fourrent de plus en plus les lèvres de leur trompe dans le piège, et, prises par l'organe de la tentation, elles s'épuisent en vains efforts et meurent sur la fleur traîtresse qui les a attirées.

Une plante d'apocyn, cultivée pour l'appartement, y porte des milliers de fleurs, et une quantité considérable de mouches sont attirées par elle.

Donc, les horticulteurs-marchands, qui possèdent des jardins secs, chauds et rocailleux, feraient bien de cultiver beaucoup plus les apocyns attrape-mouches qu'ils ne le font aujourd'hui: les propriétés utiles de ces jolies plantes étant bien connues, ils en débiteraient certes beaucoup.

ÉLOY.

UNE EXCURSION AU MONT ETNA.

(Suite, voir page 286.)

Après une lieue et demie de marche, depuis Nicolosi, marche pénible à travers des cendres et de la lave, nous arrivâmes aux confins de la „Regione selvosa,” ou de la zone tempérée.

Dès que nous fûmes entrés dans ces forêts délicieuses, nous nous crûmes transportés dans un autre monde. L'air, auparavant brûlant, était alors frais et rafraîchissant, et toutes les routes étaient embaumées de mille parfums qu'exhalait les riches plantes aromatiques, dont le terrain est couvert. La plus grande partie de cette région offre réellement les lieux les plus enchanteurs; et si on a comparé l'intérieur de l'Etna à l'Enfer, on peut dire, que le dehors est parfois un vrai Paradis.

En effet, ce mont célèbre réunit à la fois toutes les beautés et toutes les horreurs; en un mot, les objets les plus opposés et les plus disparates de la nature. Ici vous apercevez un gouffre vomissant autrefois des torrents de feu et de fumée, qui est à présent couvert de la végétation la plus riche; là, vous cueillez le fruit le plus délicieux sur un terrain, qui n'était jadis qu'un rocher noir et stérile. En cet endroit, le sol est revêtu de fleurs de toute espèce; et nous contemplions ce spectacle enchanteur, sans penser qu'entre nous et des mers de feu il n'y avait que peu d'intervalle.

Mais notre étonnement augmenta encore en jetant les yeux sur la région la plus élevée de la montagne. Nous y voyions, dans une union pour ainsi dire perpétuelle, deux éléments qui sont continuellement en guerre: un gouffre immense de feu, au milieu des neiges qu'il ne peut venir à bout de fondre, et des champs

immenses de neiges et de glaces, qui environnent sans cesse cet océan de feu qu'elles n'ont pas la force d'éteindre.

La région des bois occupe un espace d'environ deux lieues de hauteur, et forme, tout autour de la montagne, une zone ou ceinture du plus beau vert. Nous en avons traversé un peu plus de la moitié, et nous sommes arrivés, quelque temps avant le coucher du soleil, à notre gîte, qui n'est autre chose qu'une grande caverne formée par une des laves les plus anciennes. Elle a été appelée la „spelunca del capriole,” la caverne des chèvres.

Nous jouissons ici du ravissant spectacle d'une multitude d'objets pleins de grandeur et de majesté. La vue est immense de tous côtés. Notre caverne est entourée de chênes antiques et vénérables, dont les feuilles sèches nous servent de lits. Avec les haches que nous avons apportées à dessein, nous avons coupé de grosses branches, et en peu de moments nous avons eu très-grand feu. Nous trouvâmes, à une extrémité de la caverne, une prodigieuse quantité de neige, qui semble y avoir été mise exprès pour nous; en effet, nous n'avons pas d'autre eau. Nous avons donc rempli notre cafetière; car nous ne nous sommes procuré pour notre souper, que du café, du pain et du beurre; et c'est probablement le meilleur repas que nous puissions faire, pour ne pas succomber sous le poids de la fatigue et du sommeil.

Assez près de cette caverne, on voit deux des plus belles montagnes qu'ait enfantées l'Etna. J'ai monté une de nos meilleures mules, et c'est avec assez de peine que je suis parvenu au sommet de la plus élevée de ces montagnes, précisément à l'instant du coucher du soleil. L'aspect de la mer de Sicile et des îles adjacentes, formait un coup-d'œil merveilleux. Pour achever de rendre la scène plus délicieuse, j'apercevais tout le cours du Seme-tas, les ruines d'Hybla, et plusieurs autres villes anciennes, les riches champs de blé et les vignobles de la région inférieure de la montagne, et la quantité étonnante de belles collines qui sont au-dessous. Chacune des bouches de ces deux montagnes, est beaucoup plus large que celle du Vésuve; elles étaient alors remplies par des forêts de chênes, et revêtues, jusqu'à une grande profondeur, d'un sol très-fertile. J'ai remarqué que cette région de l'Etna est composée de lave comme la première; mais elle est à présent couverte de tant de terreau, qu'on ne le voit que dans les lits des torrents. L'eau l'a rongée, dans quelques-unes de ceux-ci, jusqu'à cinquante ou soixante pieds, et même bien davantage dans un endroit. Quelle idée ce fait ne doit-il pas nous donner de l'antiquité étonnante des éruptions de cette montagne!

Après avoir bien dormi sur notre lit de feuilles dans la „caverne des chèvres,” nous nous éveillâmes vers les onze heures. Avec de la neige fondue nous fîmes du café, et nous prîmes un bon repas, pour nous préparer au reste de notre expédition. Nous étions au nombre de neuf; car, outre notre guide, nous avions trois domestiques et deux hommes chargés de prendre soin de nos mules. Quelquefois nous traversions de sombres forêts, agréables au voyageur pendant le jour, mais qui, alors, nous inspiraient une espèce d'horreur, laquelle augmentait encore par le bruit des arbres, par les mugissements sourds et profonds de l'Etna et par la vaste étendue de l'Océan, qui se prolongeait à une distance immense au dessous de nous. Nous grimpons souvent sur de grands rochers de lave, d'où nous aurions été jetés dans des précipices, si nos mules avaient fait le moindre faux pas. Cependant, à l'aide du guide, nous surmontâmes toutes ces difficultés; et il nous guida si bien, que, dans l'espace de deux heures, nous nous trouvâmes au-dessus de la région où croissent les végétaux, laissant fort loin derrière nous les forêts de l'Etna.

Ces forêts ressemblaient alors à un gouffre obscur et sombre, ouvert sous nos pieds tout autour de la montagne. Mais l'aspect qui se présentait devant nous était très-différent: nous voyions une étendue énorme de neige et de glace, qui nous alarmait fort, et faisait chanceler notre résolution. Nous apercevions au centre, et tou-

jours fort loin, le sommet de la montagne, qui élevait sa tête effrayante, et semblait nous défendre de l'approcher. Cette vaste étendue de neige et de glace le faisait paraître comme inaccessible. Nos craintes augmentèrent encore, lorsque le guide nous dit qu'il arrivait souvent que la surface de l'Etna, étant chaude au-dessous, fondait la neige en certains endroits, et formait des étangs dont il était impossible de prévoir le danger; que, d'ailleurs, la surface de l'eau et de la neige étant souvent couvertes de cendres noires, on pouvait se trouver au milieu sans s'en apercevoir; que cependant, si nous le jugions à propos, il nous conduirait avec toute la précaution possible.

Après avoir tenu conseil, nous renvoyâmes en bas nos mules et nous nous disposâmes à grimper sur les neiges. Le guide, après avoir bu beaucoup d'eau-de-vie, nous souhâta du courage et de la gaieté, en ajoutant que nous avions assez de temps et que nous pouvions nous reposer toutes les fois que nous en avions besoin; que la neige occupait encore un espace d'environ deux lieues, et que sûrement nous viendrions à bout de les faire avant le lever du soleil. Nous prîmes chacun un verre de liqueur, et nous nous trouvâmes de l'avis du conducteur.

La montée, pendant quelque temps, ne fut pas rapide, et comme la surface de la neige était un peu durcie, le pied s'y posait assez bien; mais, dès qu'elle devint plus raide, la route fut plus pénible.

Cependant nous résolûmes de persévérer dans notre tentative. Après avoir enduré des peines incroyables, qui pourtant étaient mêlées de beaucoup de plaisir, nous arrivâmes, avant le crépuscule, près des restes de la „Torre del Filosofo,” petit édifice grec ou romain, bâti, dit-on, par Empédocle, pour étudier la nature du mont Etna. Des auteurs disent aussi que c'était, les uns un belvédère bâti par l'empereur Adrien qui foula ce sol, les autres un temple consacré à Vulcain. Nous nous y reposâmes pendant quelque temps, et nous bûmes un coup, ce qu'Empédocle et Adrien ont probablement fait comme nous: songez donc que nous étions à 2885 mètres au-dessus du niveau de la mer!

(A continuer.)

LES POTAGES.

Un célèbre gastronome a comparé le potage au portique d'un édifice antique, qui doit donner une idée du tout; mais il a voulu parler de haute cuisine, et en nous occupant de cet objet, — cher sans doute à la masse de nos lectrices, — nous ne visons pas à donner des recettes, pour lesquelles des volumes ne suffiraient point, car les livres „ad hoc” nous fournissent, sur ce chapitre, une centaine de préparations différentes. Nous voulons donc faire ici, non de l'art culinaire, mais un peu d'histoire. Quoi, de l'histoire? — Oui: pourquoi pas?

Les Gaulois, au rapport d'Athénée, mangeaient bouillie une partie de leurs viandes; nul doute que ce fût eux qui pensèrent à mettre dans le bouillon des herbes potagères, ainsi que cela s'est pratiqué depuis; nous voyons que ce nom existait dès le commencement de la monarchie franke, puisque Grégoire de Tours dit que Chilpéric lui offrit un potage fait avec de la volaille. Dans les poésies du XII^e et du XIII^e siècle, il est fait mention de potages à la purée, au lard, aux légumes et au gruau. Les contrées méridionales, qui ont des amandiers et des oliviers, faisaient des potages aux amandes et à l'huile.

Quand Duguesclin, défié par Guillaume de Blancbourg, alla combattre cet Anglais, il avala auparavant trois soupes au vin, en l'honneur des trois personnes de la Sainte Trinité. En 1456, Taillerant, cuisinier de Charles VII, nous apprend, dans son Traité sur cette matière, qu'il existait alors des soupes à l'oignon, aux fèves, à la moutarde. Platine cite les soupes aux raves, au fenouil, au coing, aux racines de persil, aux amandes, au millet, aux herbes, aux pommes, aux verjus, à la fleur de sureau, à la citrouille et au chenevis; les potages dits

„zanzarelles,” les potages jaunes, faits avec du safran; les verts, faits avec des jus d'herbes; les blancs, faits avec du lait d'amande; il y en avait même à la „moutarde.”

Tous ces différents noms leur étaient donnés parce que, parmi les divers ingrédients dont ces potages étaient composés, il entrait quelques grains de chenevis ou de moutarde.

Mais de tous les potages, celui qui a eu le plus de faveur et qui l'a conservée le plus longtemps, c'est le potage au riz: il en est fait mention dans nos anciens fabliers et romanciers. Par les statuts de la réforme de St-Claude (année 1448,) ce mets est accordé en carême aux religieux „trois fois la semaine.” Au XVI^e siècle, c'était le potage de distinction, et il n'y avait point de festins, même dans la classe des paysans, où on ne le servit. Les potages aux macaronis, aux lasagnes, aux vermicelles, étaient connus au XVI^e siècle; la panade l'était aussi.

Le potage aux oignons farcis, les bisques; un potage fait avec du jus de citron, du verjus et des jaunes d'œufs, sont nommés par Boileau „soupe à l'écu d'argent,” parce que le traiteur qui les avaient inventés, avait un écu d'argent pour enseigne.

Il était aussi d'usage de servir plusieurs potages à la fois; c'était à celui qui en confectionnerait de plus délicats; si bien que ce mets devint très-recherché et très-coûteux.

Ce faste alla même si loin, qu'en 1304, un concile de Compiègne, voulant le réprimer, au moins chez les ecclésiastiques, défendit à ceux-ci d'avoir, dans leurs repas, plus de deux plats et plus d'un potage. Néanmoins, s'il leur survenait un étranger, il leur était permis alors d'ajouter à leur ordinaire un entre-mets. Il y avait même un cas où ils n'étaient plus astreints au règlement du concile: c'était celui où ils auraient eu à recevoir chez eux un roi, un comte, duc ou baron, en un mot, un personnage de haute qualité.

Il était d'usage alors de semer sur la soupe de la graine de grenades; plus tard ce furent des herbes aromatiques séchées et réduites en poudre, telles que marjolaine, sauge, thym, basilic, sarriette, hysope, beaume franc, etc.

Tous ces potages aromatisés ne sont plus de mode; le consommé, la julienne, les potages au croûton, à la purée, au vermicelle, au riz, et au pain, suffisent aujourd'hui à nos gourmets.

Z.

LES AMITIÉS FÉMININES.

(A Melle... de Boussu.)

L'amitié a été fort bien définie par Platon: „C'est, dit-il, une bienveillance réciproque qui rend deux êtres également soigneux du bonheur l'un de l'autre.” On sait que les anciens, si ingénieux dans leurs emblèmes, donnèrent à l'amitié pour devise: „De près et de loin, l'été et l'hiver.” On a écrit mille choses fort belles et fort touchantes sur ce sujet, et l'histoire a enregistré, comme modèles, Oreste et Pylade, Nisus et Euryale, etc., etc. Mais, là, franchement, trouve-t-on, en remontant au berceau du monde, en consultant même la mythologie, de pareilles amitiés entre femmes? Trouve-t-on, dans la langue, à leur sujet, quelque mot proverbial, comme il en existe pour l'autre sexe?...

* * *

Ceci ne veut pas dire que l'amitié ne peut exister entre femmes, mais on peut toujours affirmer, avec M. Asseline, que dans l'amitié féminine, il vient un moment où les plus dévouées succombent; c'est le moment du mariage ou de l'amour.

Tous les mariages, cependant, ne brisent pas sans rémission les liens qui se sont formés entre deux amies d'enfance, parce que le mari le moins raisonnable ne peut exiger qu'on lui sacrifie toutes ses affections passées ou présentes, et où il n'y avait que des jaseries de jeune fille, il peut y avoir maintenant de véritables confidences. Un mari a souvent bien des défauts aux yeux de sa femme; il est doux de s'en plaindre à une amie pour laquelle on n'a rien de secret. C'est alors une véritable ligue

de deux femmes contre un homme, contre un époux! Le ménage n'y résiste pas: et, voilà comment l'amitié peut triompher du mariage!

* * *

Le mari veut-il tenter quelques efforts, veut-il lutter pour éloigner l'amie et reprendre sa femme? Il sera infailliblement vaincu; la femme a toujours cet argument tout prêt: „Mon ami, pendant que vous êtes à la bourse, au café, au bureau ou au magasin, il me faut une consolation dans ma solitude.”

Et si le mari insiste, s'il éloigne l'amie de sa femme, s'il la chasse même, elle reparait toujours, fut-ce à six mois d'intervalle.

Et pendant ce temps, que de pleurs à la maison, que de reproches!... et mieux que cela, hélas! que de domestiques mal surveillés! que de mauvais dîners! que de poussière sur les meubles! que d'argent livré en holocauste à l'anse de tous les paniers!

L'amie reparait un beau jour dans la maison, et le mari, de guerre lasse, la supporte!... ou plutôt on n'a pas cessé de la voir, on la reçoit tous les jours en secret.

* * *

Tel peut être l'effet de l'amitié féminine dans un ménage mal ordonné

Mais dans un mariage d'inclination, comme on dit, la chose ne se passe pas ainsi. Toutes les amies de pension sont supprimées d'emblée, la femme ne connaît plus que son mari, son héros!

Donc, c'est la lune de miel! Plus d'amies, plus de parents, plus rien. Mais quand les échancrures commencent à la dite lune, quand tout le miel aura été dévoré en tartines, le vide commencera à se faire dans le cœur.

Alors la solitude à deux commencera à peser; une amie ferait bien à l'horizon. On rappelle donc ou Clarisse, ou Cécile, ou Hortense.

Que ce soit après un mois, après un an, après deux ans, peu importe; l'amitié paraît bien tentante à un cœur affadi et blasé.

Et ce sont des reprises à l'infini; les deux amies ne se quittent plus. Elles habitent le soir la même loge au théâtre, et le mari, libre de son temps, ne vient les chercher qu'à onze heures.

Le jour, elles sortent ensemble, et comme l'amie est toujours un peu laide, — elle ne serait pas l'amie, si elle était jolie, — la promenade se passe à merveille.

Mais, pour ramener la discorde, il suffira souvent d'un tiers, homme ou femme....

* * *

De là, il faut conclure que l'amitié véritable n'est guère possible entre personnes du sexe.

Dans une société moins civilisée, cette amitié est encore impossible, parce que l'amour, dès qu'il paraît, la bat en brèche.

Et puis, les femmes, armées par la nature de tous les dons de la séduction, n'arrivent à la coquetterie que par l'émulation de la jalousie. Où il y a deux femmes ensemble, il y a redoublement de pièges envers l'homme.

Encore ne sont-ce pas là tous les motifs de la perturbation de l'amitié entre femmes? Quelquefois il suffit d'un chiffon fané, d'un ruban neuf, d'une fleur posée de travers pour enfanter des guerres terribles.

Eh bien, malgré tout cela, il n'en est pas moins vrai que l'esprit, le savoir et l'expérience des hommes, les uns vis-à-vis des autres, sont plus souvent en défaut que le simple instinct des femmes dans leurs rapports mutuels.

J. L. B.

UN PRESTIDIGITATEUR DEVANT DES ARABES.

I.

Un vieil officier, qui a servi honorablement en Algérie, dans la légion étrangère, raconte merveilleusement les choses extraordinaires dont il a été témoin sur le sol africain. Parmi ces

choses, figurent certaines expériences de „prestidigitation,” ordonnées par le gouverneur-général dans un but fort singulier. Il s'agissait de détruire l'influence exercée par les marabouts sur les indigènes, à l'aide de grossières

pratiques, et pour cela on avait eu recours à Robert Houdin.

A l'avance, on avait annoncé aux Arabes l'arrivée d'un homme extraordinaire opérant des miracles. Lorsque tout fut disposé pour les

expériences, les marabouts ne furent pas les moins empressés à s'y rendre. Les efforts qu'ils firent pour discréditer dans l'esprit de leurs dupes ce redoutable concurrent, devaient faire ressortir davantage les choses surprenantes qui



NOUVELLES PHYSIONOMIES BOHÉMIENNES, D'APRÈS LE TABLEAU DE M. W. BOUGEREAU.

allaient confondre leur raison.

Il ne s'agissait plus seulement d'un public curieux, mais bienveillant, à distraire et à récréer; il fallait frapper juste et fort sur des imaginations grossières, sur des esprits prévenus.

Un des moyens employés par les marabouts pour se grandir aux yeux des Arabes et établir sur eux leur domination, c'était de faire croire à leur „invulnérabilité.”

L'un d'eux faisait charger une arme à feu

qu'on tirait sur lui à une courte distance. Impassible, le marabout prononçait quelques paroles cabalistiques, et le coup ne partait pas. Immédiatement, Robert Houdin comprit le mystère. Il démontra que le fusil ne faisait pas

explosion, parce que le marabout avait habilement bouché la lumière. Furieux de se voir ainsi dépouillé de son auréole, le thaumaturge laissa éclater sa colère. Le prestidigitateur français ne s'en émut aucunement, et ne vit

là qu'une occasion d'établir sa supériorité.

— Tu peux te venger, dit-il au marabout. Prends-un pistolet, celui que tu voudras, charge-le toi-même. Voici des balles, mets-en une dans le canon; mais auparavant, afin de la recon-

naître, fais-y une marque avec ton couteau.

L'arabe suivit de point en point ces prescriptions.

— Tu es bien sûr maintenant, dit Robert Houdin, que ton arme est chargée, et que le



LA SURPRISE, D'APRÈS LE TABLEAU DE M. L. LÖFFLER.

coup partira. Dis-moi, n'éprouves-tu aucune peine, aucun scrupule de me tuer ainsi, quoique je t'y autorise ?

— Tu es mon ennemi, répondit froidement l'Arabe, je te tuerai.

Sans répliquer, Robert Houdin piqua une pomme sur la pointe d'un couteau, puis, calme et souriant, il alla se placer devant le marabout et lui demanda de faire feu. Le coup partit. La pomme alla voler au loin, et à sa place,

apparut, fixée sur la pointe du couteau, la balle marquée par l'Arabe.

Cette fois, ce ne furent pas de frénétiques applaudissements qui se firent entendre; les spectateurs, au contraire, restèrent muets de stupéfaction,

Dompté lui-même par ce fait merveilleux, le marabout s'inclina devant l'homme supérieur et s'écria :

— Allah est grand; je suis vaincu!

II.

Tout le monde, chez nous, a vu le curieux tour de la bouteille inépuisable, qui verse des liqueurs de toute nature, à la volonté des spectateurs, et dans une quantité trois fois plus forte que ce qu'elle peut contenir. Devant les Arabes, ce fut du café bouillant que l'habile physicien fit venir de cette manière; mais la plupart refusèrent de goûter à ce breuvage, qu'ils croyaient sorti de l'officine du diable.

Une autre expérience, dont chacun aussi a pu être témoin, agit puissamment, par l'application qu'en fit Robert-Houdin, sur l'esprit des Arabes. Il fit apporter un coffre de petite dimension, pareil, comme on sait, à un meuble de dame; un enfant peut le soulever avec le petit doigt; mais, à la volonté du prestidigitateur, ce coffre devient si lourd, qu'il semble être rivé au sol, et que les hommes les plus robustes ne peuvent l'en arracher.

Avant d'opérer ce tour, Robert-Houdin dit aux Arabes qu'il avait la puissance de les énerver complètement, de leur enlever leur force et de la leur rendre selon son caprice.

On sait quel est le culte de ces hommes pour la force physique. Quand ils se virent dans l'impossibilité de soulever un objet d'un aussi mince volume, ils furent épouvantés et ne mirent pas en doute que le sorcier n'eût le pouvoir de les anéantir complètement à sa fantaisie. Ils manifestèrent cette opinion devant Robert-Houdin, qui leur répondit aussitôt :

— Eh bien, oui, j'ai le pouvoir de vous anéantir, et, si l'un de vous veut se prêter à mon expérience, je le ferai évanouir en fumée.

Au jour fixé pour cette étonnante expérience, l'assemblée était nombreuse. Un marabout fanatique avait consenti à se livrer au sorcier. On le fit monter sur une table et on le revêtit d'une gaze transparente; puis Robert-Houdin et une autre personne soulevèrent la table par les deux bouts, et l'on vit l'Arabe disparaître au milieu d'un nuage de fumée.

A cette vue, tous les spectateurs s'enfuirent tumultueusement de la salle. En proie à une terreur inimaginable, poussant des clameurs insensées, se livrant à des démonstrations inspirées par la démence, ils parcoururent ainsi une assez grande distance.

Enfin, l'un d'eux, moins terrifié, arrêta ses camarades et leur dit qu'il fallait voir ce qu'était devenu le marabout. Ils revinrent sur leurs pas et ne furent pas peu surpris de le retrouver sain et sauf près de la salle où l'expérience avait eu lieu. Pressé de questions, il leur dit qu'il était semblable à un homme ivre, ne pouvant rien se rappeler et ignorant comment il se trouvait en cet endroit.

Vous vous direz qu'après cela, ajouta notre narrateur, les marabouts durent être tout-à-fait démonétisés aux yeux des indigènes. Allons donc! La race humaine est la même partout: „De glace pour la vérité, de feu pour l'imposture.”

DU RÉGIME DIÉTÉTIQUE CHEZ DIVERS PEUPLES.

On s'est beaucoup occupé de l'influence du climat sur l'espèce humaine, mais cette influence se lie entièrement à celle qu'exerce ce qu'on appelle le régime diététique, lequel varie nécessairement avec la position géographique de chaque pays.

Ainsi, dans le Nord, l'estomac aime une nourriture animale et l'excitation des liqueurs spiritueuses, tandis que, dans les régions méridionales, les hommes ne font usage que de pain et de fruits et repoussent les boissons irritantes. Les Français sont plus sobres que les Allemands, parce que la température plus douce de leur pays leur permet de substituer le vin à la bière, ou au „rye brandy” de leurs voisins.

* * *

Sur le sol brûlant de la Péninsule espagnole, les oranges, les citrons, une multitude d'autres fruits remplis de suc parviennent à une maturité que l'on ne connaît point en Belgique et en France, et les boissons rafraîchissantes et délicieuses de l'Espagne éloignent encore davantage ses habitants des stimulants spiritueux, et leur rendent le vin moins nécessaire.

* * *

Un grand nombre d'écrivains attribuent le caractère sévère et la mythologie sombre des nations septentrionales aux brouillards perpétuels et aux hivers rigoureux de leurs climats. Peut-être ont-ils raison à quelques égards; mais ces traits distinctifs ne sont-ils pas plutôt l'effet de cette pesanteur d'esprit que l'on remarque dans ceux qui sont constamment adonnés à l'usage des excitants violents?

* * *

Les peuples du Midi sont au contraire gais, légers, spirituels, indépendants de tout ce qui les entoure, et bien plus disposés que les habitants du Nord à saisir les plaisirs frivoles et passagers que chaque instant présente. Le Français se montre toujours prêt à entrer dans cent petits projets de plaisirs que l'Anglais affecte de mépriser, tandis qu'il envie en secret cette flexibilité d'esprit que le ciel de son pays ne peut donner: orgueilleux et inquiet, il ne perd son flegme que lorsque le porter l'a rendu étourdi et querelleur.

* * *

Les différences extraordinaires que l'on remarque dans la manière de vivre des nations européennes des temps modernes, ont été principalement amenées par les produits de la Chine et des Indes occidentales, le thé, le café, le sucre, le tabac, et leur introduction dans l'usage commun est une des plus singulières conquêtes du commerce. Qui aurait pu croire cela il y a trois siècles?

Dr. O.

USAGE MULTIPLE DU PARAPLUIE.

A quoi peut bien servir un parapluie?
 Vous me direz: „Contre la pluie,
 Ou contre les rayons d'un soleil trop ardent,
 Et, sous notre climat changeant,
 Pour l'un et l'autre cas, dans la même journée,
 Il peut, ma foi! servir presque toute l'année.
 Vous pouvez vous en faire, au besoin, un bâton;
 Et puis, c'est un maintien. Au rusé piéton
 Il est encor d'un autre usage,
 Et l'on s'en cache le visage
 Quand on veut éviter un salut ennuyeux,
 Ou ne pas être vu des gens trop curieux.”

Pour moi, je connais mieux: un simple parapluie
 Qu'on vit non-seulement servir contre la pluie
 Et contre le soleil et contre les passants,
 Mais devenir encor, entre deux jeunes gens
 (Admirez les secrets de notre destinée)
 Une cause d'hyménée!

C'était, voici quelque deux ans,
 Par un beau soir de gai printemps,
 La fête de certain village.
 Un mien ami, revenant de voyage,
 S'en fut au bal. Il était beau danseur,
 Pas trop laid pour un homme, et de joyeuse
 Il rencontre une demoiselle [humeur.
 Aimable et belle....
 Est-il besoin de dire que près d'elle
 Il dut trouver le temps bien court?
 Tandis qu'on danse et qu'on discourt,
 L'heure qui s'avance
 En silence

Annonce le départ, et nos deux jeunes gens
 Se donnent rendez-vous.... pour le prochain
 [printemps.

Le ciel s'était couvert: au loin, un noir nuage
 Aux passants attardés promettait un orage;
 Sans hésiter un seul instant,
 Notre jeune homme, en vrai galant,
 Pour préserver la robe de la pluie,
 A défaut de son bras, offrit son parapluie.
 Le lendemain, visite: il sut plaire, il revint...
 Vous devinez ce qu'il advint.

Par principe, prenez toujours un parapluie,
 Et si parfois il vous ennuie,
 Souvenez-vous qu'il peut un jour
 Se transformer pour vous — en un lien d'amour!

G. MALLET.

A TABLE.

Se bien tenir à table est un art aussi difficile que nécessaire! On peut être excellent homme, profond philosophe, écrivain distingué, homme célèbre, et, malgré cela, être mauvais voisin de table, mauvais convive surtout. — Et cependant, on l'a dit et redit depuis longtemps, comme on dit et redit toute vérité, c'est à table que se traitent les affaires les plus importantes de la vie:

Tout s'arrange en dînant dans le siècle, où nous
 [sommes
 Et c'est par les dîners qu'on gouverne les hommes.

* * *

En effet, un dîner apporte avec soi et en soi tous les symboles diplomatiques; c'est là qu'on voit la portée réelle de chacun, qu'on apprend qui trempe la soupe, et qu'on s'exerce, tout en ouvrant la bouche, à avaler ce que l'on pense avec ce que l'on mange.

Au dîner, on a des représentants de toutes les nations: poulet bruxellois, pudding anglais, macaroni italien, harengs hollandais, choucroûte allemande; pilaw turc, fromage suisse, caviar russe, etc., etc. Au dessert, on voit si tout est mûr et l'on apprend qui, des convives, n'est bon qu'à tirer les marrons du feu.

C'est à table, en un mot, que l'on goûte tout, que l'on s'exerce à tout et que l'on se rassasie de tout.

Un dîner n'est-il pas la plus importante affaire de la vie, et l'art de vivre n'est-il pas le premier des arts pour les vivants?

Un homme d'esprit, et j'entends par homme d'esprit à table un homme qui sait vivre, un homme d'esprit, disons-nous, doit, à table, changer sept ou huit fois de rôle: au potage, égoïste et ne s'attachant uniquement qu'à une chose, à ne pas se brûler la langue. Rien ne brûle comme le potage. Aux hors-d'œuvre, tapageur, friand, papillon. Au bouilli, philosophe à système, car le bouilli est la base du dîner. Aux entrées, investigateur, devin, prophète. Au rôti, l'homme devient lui-même. C'est là qu'il se révèle, qu'a se montre tel qu'il est, qu'il commence, s'il a la conscience de sa force, à s'emparer de la conversation. Puis vient l'entr'acte des sorbets, pendant lequel toute permission et tout loisir sont donnés de mettre cœur et esprit sur la table. Puis viennent les entremets, c'est-à-dire la partie la plus intéressante de la science de la table. Là, un ventre bien appris médite le passé, savoure le présent, déguste l'avenir, et cela en même temps que commencent les conversations particulières, les demi-confidences, les chuchotements de voisin à voisin ou de voisine à voisine. Enfin apparaît le dessert, qui n'est rien que la coquetterie de l'art, la métaphysique de la science.

* * *

Il y a trois sortes d'appétit:
 L'appétit brutal, l'appétit allemand: celui-là s'éteint après le bœuf. L'appétit affairé, celui de la noblesse financière: celui-là ne survit point au rôti. Puis enfin, l'appétit de l'homme

distingué, qui consiste à se ménager de manière à manger de tout.

L'appétit brutal, l'appétit allemand, est violent comme toute première passion. Le second, l'appétit affairé, est déjà moins empressé, plus durable, plus recherché. Il ressemble au mariage. Enfin, l'appétit de distinction ressemble au célibataire de trente ans qui a encore les illusions du jeune homme de vingt ans, et déjà l'expérience de l'homme de quarante.

Heureux qui a les trois appétits, mais ces sortes de phénomènes sont rares.

* *
*

Au potage appartient le silence Aux hors-d'œuvre appartiennent les pensées délaissées, mais fines, légères et faciles à comprendre. Au bœuf, les sentences et les aphorismes hachés, menus comme le raifort et le persil. Au rôti, les théories, les utopies, les exposés de principes, les professions de foi. Aux entremets, c'est-à-dire aux primeurs, le cœur commence à se mêler à la conversation. C'est là qu'on peut être animé et partant aimé. Avec les légumes viennent les pastorales. On peut causer avec sa voisine du printemps, de la renaissance de la nature, de la régénération de l'année, du réveil des sentiments. Au dessert, c'est du babil, de l'impertinence, de la fatuité.

Mais, thèse générale, ne faites point d'esprit avant que le voisin ou la voisine ait avalé sa demi-bouteille de champagne.

SAPHIR.

L'HÉRITIÈRE DE DUIVENVOORDE,

Épisode de la lutte entre les Hameçons
et les Cabillauds.

CHAPITRE XIX. — LE CHATIMENT.

Retournons auprès de messire Guillaume de Duivenvoorde et de ses défenseurs, dont l'énigmatique disparition de la tour assiégée a mis Floris Halvenaar dans une si violente colère.

Ce que l'odieux personnage ignorait et ce que le châtelain et quelques fidèles serviteurs seuls savaient, c'est que, sous cette tour, s'ouvrait une voie souterraine, conduisant non loin du couvent des Chartreux, où elle débouchait dans la campagne.

En présence du double ennemi qui le menaçait, — d'un côté les troupes triomphantes de Halvenaar, de l'autre l'incendie qui prenait des proportions terribles et rendait impossible toute défense des remparts, — Guillaume de Duivenvoorde avait pris le parti, ainsi que nous l'avons vu, de se retirer avec les siens dans la tour écartée, espèce de donjon pouvant servir de dernier retranchement.

Après en avoir fait fermer la porte et l'avoir barricadée le plus solidement possible, afin d'occuper longtemps l'ennemi, on s'était engagé dans le conduit souterrain. L'entrée en fut ensuite soigneusement fermée, et tout remis en place, de sorte que les gens de Halvenaar auraient à chercher pendant longtemps avant de découvrir le secret.

Les fugitifs commencèrent leur course à travers les entrailles de la terre, course pénible en même temps que périlleuse, car la sombre route présentait en maints endroits de sérieux obstacles, tels qu'éboulements, ravins, pierres détachées des voûtes séculaires; mais il y allait de la vie, de sorte que les obstacles ne purent arrêter les gens de Duivenvoorde. Au bout d'une heure environ, toutes les difficultés étaient surmontées, et ils furent assez heureux pour saluer bientôt l'air libre, que commençait à blanchir l'aurore matinale.

Mais d'une lueur plus vive que l'aurore brillait, à l'horizon, l'incendie du château abandonné, incendie dont les flammes gigantesques éclairaient toute la campagne. Les fugitifs purent constater que le feu, depuis leur départ, avait fait d'in-

cessants ravages; mais ce n'était pas le moment de s'arrêter à déplorer ce douloureux spectacle. C'était devant eux que se trouvait la seule lueur d'espérance, là où s'élevaient les tours et les paisibles murailles du couvent des Chartreux. La pieuse demeure eut bientôt ouvert ses portes hospitalières aux malheureux fugitifs; le vénérable prier les reçut avec sa cordialité habituelle et leur offrit généreusement sa maison comme un refuge contre leurs ennemis.

— Je ne vous demanderai qu'un léger rafraîchissement pour mes pauvres compagnons, mon révérend père, lui dit le sire de Duivenvoorde rapidement; nous ne pouvons pas rester ici, ce serait livrer votre retraite à la rage de nos ennemis; cependant je vous prierais encore de bien vouloir me donner un cheval pour ma fille qui se meurt de fatigue.

— Comment, chevalier, vous voudriez continuer cette course sans espoir, qui vous mènerait infailliblement à votre perte! Les bandes ennemies sillonnent toute la campagne à votre poursuite, et vous n'avez pas de chevaux pour leur échapper. Restez au moins ici jusqu'à ce que l'obscurité ait de nouveau recouvert la terre, et que vous puissiez gagner un autre abri; jusque-là, personne ne saura que vous êtes entré dans ces murs.

— Votre proposition est le signe d'un intérêt très-flatteur pour nous, reprit messire Guillaume, mais, en conscience, il nous est impossible d'accepter ce service qui pourrait attirer sur vous de trop grands malheurs.

Cette lutte de nobles sentiments aurait pu durer longtemps encore, mais l'on entendit tout-à-coup l'approche rapide d'une troupe nombreuse de cavaliers, et bientôt Halvenaar apparut, terrible et menaçant, devant la porte de l'abbaye, suivi de deux cents de ses hommes.

Un espion placé en embuscade dans un petit bois avait vu les fugitifs déboucher du sentier souterrain et se diriger vers le couvent des Chartreux. Il avait pris immédiatement sa course vers le camp des assiégeants, pour y porter cette nouvelle, mais il n'eut pas besoin d'aller jusque-là, car à mi-chemin il rencontra Halvenaar, qui déjà s'était mis à la recherche de ses ennemis disparus.

— Ouvrez la porte! cria brutalement Floris, dès qu'il fut arrivé sous les murs du monastère, ouvrez la porte où je mets toute la maison en cendres!

— Messire Guillaume de Duivenvoorde, dit le vénérable prier d'un ton solennel, ce que nous possédons, nous le tenons de votre munificence ou de celle de vos ancêtres; tout est donc à vous ici: disposez-en en maître et seigneur.

— Ayez soin de ma pauvre enfant, mon révérend père, c'est tout ce que je vous demande, soupira le vieux chevalier; pour ce qui me concerne, moi et mes hommes, nous allons nous précipiter sur nos ennemis, et nous trouverons une mort glorieuse en faisant notre devoir jusqu'au bout.

Assurés de la victoire, les gens de Halvenaar commençaient déjà à faire pleuvoir une nuée de traits par-dessus la muraille d'enceinte, tandis qu'un assez grand nombre d'entre eux se mettaient en devoir de l'escalader. Il ne restait donc plus d'autre parti à prendre que celui de la résistance. Le sire de Duivenvoorde disposa ses hommes pour soutenir ce nouveau siège.

En effet, la lutte recommence; les flèches et les balles déchirent de nouveau les airs, les glaives tirés de leurs fourreaux reprennent leur œuvre de destruction; le sang coule de nouveau à flots. Une fois excité par la chaleur du combat, le vieux sire de Duivenvoorde s'est comme transformé, il a retrouvé son ardeur première et combat comme un lion, au premier rang. Quiconque ose se montrer au-dessus du mur d'enceinte est bientôt puni de sa témérité et retombe parmi les siens, le crâne ouvert; Halvenaar lui-même, pâle de rage, paie également de sa personne; ne s'attendant pas à rencontrer pareille résistance, il fait des efforts prodigieux pour s'assurer la victoire; ses hommes tombent les uns après les autres, leur nombre diminue sans cesse, mais que lui importe le sacrifice de tant de vies? il a juré

que Guillaume de Duivenvoorde tombera en sa puissance et cela sera, non pour l'envoyer prisonnier à La Haye, mais pour le transpercer de son glaive et faire disparaître ainsi le seul témoin gênant de sa trahison. Ce n'est qu'à ce prix qu'il atteindra le but vers lequel ont tendu pendant si longtemps tous ses efforts.

Cependant le combat durait toujours, les assiégeants avaient reçu de nouveaux renforts; des monceaux de cadavres s'élevaient au pied de la muraille, tristes témoins de la vigueur que les assiégés avaient mise à se défendre; mais ceux-ci aussi avaient subi de grandes pertes, et la résistance commençait à faiblir. Seul, Guillaume de Duivenvoorde semblait infatigable et invulnérable; il dressait sa haute taille au milieu d'une pluie de flèches qui lui étaient décochées sans l'atteindre, se montrant là surtout où le danger était le plus pressant, cherchant toujours de nouvelles victimes à immoler.

Entretiens, Floris Halvenaar avait donné l'ordre d'abattre un arbre; cet ordre fut bientôt exécuté, et le géant, dépouillé de ses branches et manœuvré par cinquante bras, commença à servir de bélier pour enfoncer la lourde porte du monastère.

Des coups sourds et prolongés avertirent bientôt les assiégés que tout espoir était perdu pour eux.

Déjà la porte commençait à céder et allait voler en éclats; encore un moment, et l'ennemi allait se précipiter comme un torrent irrésistible dans le monastère. Les pères chartreux et les frères lais s'étaient jetés à genoux, implorant l'assistance divine, dans ce péril extrême.

Aleidis de Duivenvoorde était tombée en syncope et gisait sans connaissance et sans vie sur le sol, semblable à une statue de marbre; les survivants des défenseurs s'apprétaient à mourir dignement et à vendre chèrement leur vie.

Tout-à-coup, chose singulière, les assiégeants semblent hésiter; leurs bras, prêts à porter le dernier coup de bélier qui doit leur donner accès dans l'enceinte, deviennent immobiles.

Le comte Albert de Hollande avait noblement tenu la parole qu'il avait donnée à Herman de Stryen. Le jour même où il avait reçu la visite du chevalier, il était parti, accompagné de ce dernier et du fidèle Koen, pour le pays de la Meuse, suivi d'une troupe considérable de ses meilleurs cavaliers. La route se fit avec la plus grande hâte; le sol semblait fuir sous les pas des chevaux; le comte lui-même donnait l'exemple, car il brûlait de connaître la vérité, et, si celle-ci était ce qu'il craignait, de ne pas venir à temps pour sauver le sire de Duivenvoorde.

La troupe arrivait le même soir dans la ville de Dordrecht, mais, au lieu de s'y arrêter, le comte ordonna de poursuivre la marche, tant il avait hâte de faire justice, de quelque côté que fût le bon droit. La course continua donc toute la nuit.

Un spectacle terrible vint bientôt frapper les regards d'Albert et de ses compagnons.

Là-bas, dans la direction du Sud, de sinistres lueurs ensanglantaient l'horizon et tranchaient lugubrement sur les ombres de la nuit.

Herman de Stryen sentit son cœur se serrer d'angoisse. Ce brasier immense ne pouvait provenir que de l'incendie du château qu'il allait secourir. Peut-être qu'Aleidis et son père allaient périr au milieu des flammes, alors que le secours était si proche!

— Seigneur comte, s'écria-t-il d'une voix altérée, permettez que je prenne les devants... Il me semble que j'entends le bruit du carnage et des cris de douleur; le château de Duivenvoorde est en flammes, peut-être arriverai-je encore à temps pour sauver le chevalier et sa fille.

— Bien, allez en avant, brave chevalier; mais j'y mets une condition, c'est que vous n'irez pas seul.

— Mon fidèle serviteur m'accompagnera, seigneur comte.

— Votre serviteur est digne de vous suivre; mais, moi aussi, je veux être de la partie.

— Noble comte...

— Ne faites pas d'opposition, chevalier, je veux tout voir de mes propres yeux.

Un instant après, trois cavaliers lançaient leurs chevaux à fond de train dans la plaine. Les nobles animaux semblaient à peine toucher le sol et paraissaient avoir des ailes.

Après quelque temps de cette course effrénée, les cavaliers arrivèrent en vue du château incendié. Il n'y avait plus à douter, c'était bien le noble et puissant manoir de Stryen qui s'anéantissait au milieu de tourbillons de flammes et de fumée.

Soudain, leur attention est attirée ailleurs. Là où s'élèvent les sombres murailles d'un monastère, des bruits de guerre remplissent l'espace; là retentit la voix du commandement et les cris des blessés et des mourants. Plus de doute, la lutte a changé de théâtre. Les cavaliers prennent aussitôt cette direction, et aperçoivent Floris Halvenaar excitant ses hommes à une dernière et suprême attaque.

A cette vue, ils retiennent un instant leurs chevaux comme pour examiner la situation et se concerter sur les mesures à prendre. Une idée subite jaillit dans l'esprit du comte.

— Voici ma bague, ornée de mon sceau, chevalier, dit-il; vous la montrerez à Floris Halvenaar, et lui ordonnerez, en mon nom, de cesser incontinent le combat, et de remettre Guillaume de Duivenvoorde en liberté, s'il est déjà en sa puissance.

— Et vous, noble comte?

— Je vous accompagne; en avant donc!

Les trois cavaliers arrivèrent devant la porte de l'abbaye au moment même où celle-ci allait céder.

— Halte, halte! s'écria Herman de Stryen d'une voix impérative; que personne de vous n'entre dans le couvent!

Les assiégeants restèrent comme cloués au sol, interdits de cette subite apparition; mais Halvenaar s'avança et s'écria d'une voix pleine de colère:

— Qui êtes-vous, pour oser donner ainsi des ordres à mes hommes?

— Je suis un envoyé du souverain, et je viens, Floris Halvenaar, vous ordonner en son nom de cesser cette lutte sans honneur. Voici, pour preuve de ma mission, la bague et le sceau de notre maître et seigneur, le comte Albert de Hollande.

Tout en prononçant ces paroles, l'envoyé avait levé la visière de son heaume et regardait fixement le scélérat dans les yeux.

Halvenaar pâlit un instant à cette apparition inattendue, mais il reprit bientôt son assurance et s'écria d'un ton ironique:

— Ah! c'est vous, mon beau jouteur; vous vous êtes donc échappé! mais votre fin n'en sera que hâtée...

Et s'adressant à ses hommes, il dit en élevant la voix:

— Sus, sus, à ces coquins!

Herman de Stryen fit un geste de la main comme pour repousser les soldats, qui paraissaient hésitants; puis, se tournant alors vers Halvenaar:

— En ma qualité d'envoyé du comte, dit-il, j'ai encore un autre ordre à vous donner. Vous laisserez à Guillaume de Duivenvoorde la vie et la liberté.

— Ne dois-je pas non plus vous donner la main de sa fille? reprit le misérable avec ironie. S chez que Floris Halvenaar est son propre maître, et que le comte n'a pas d'ordres à lui donner. C'est moi qui ai prononcé contre Guillaume de Duivenvoorde une sentence de mort; je l'exécuterai dans quelques instants, et le même sort vous attend, beau champion du bon droit!

— Réfléchissez, chevalier; les ordres formels du comte...

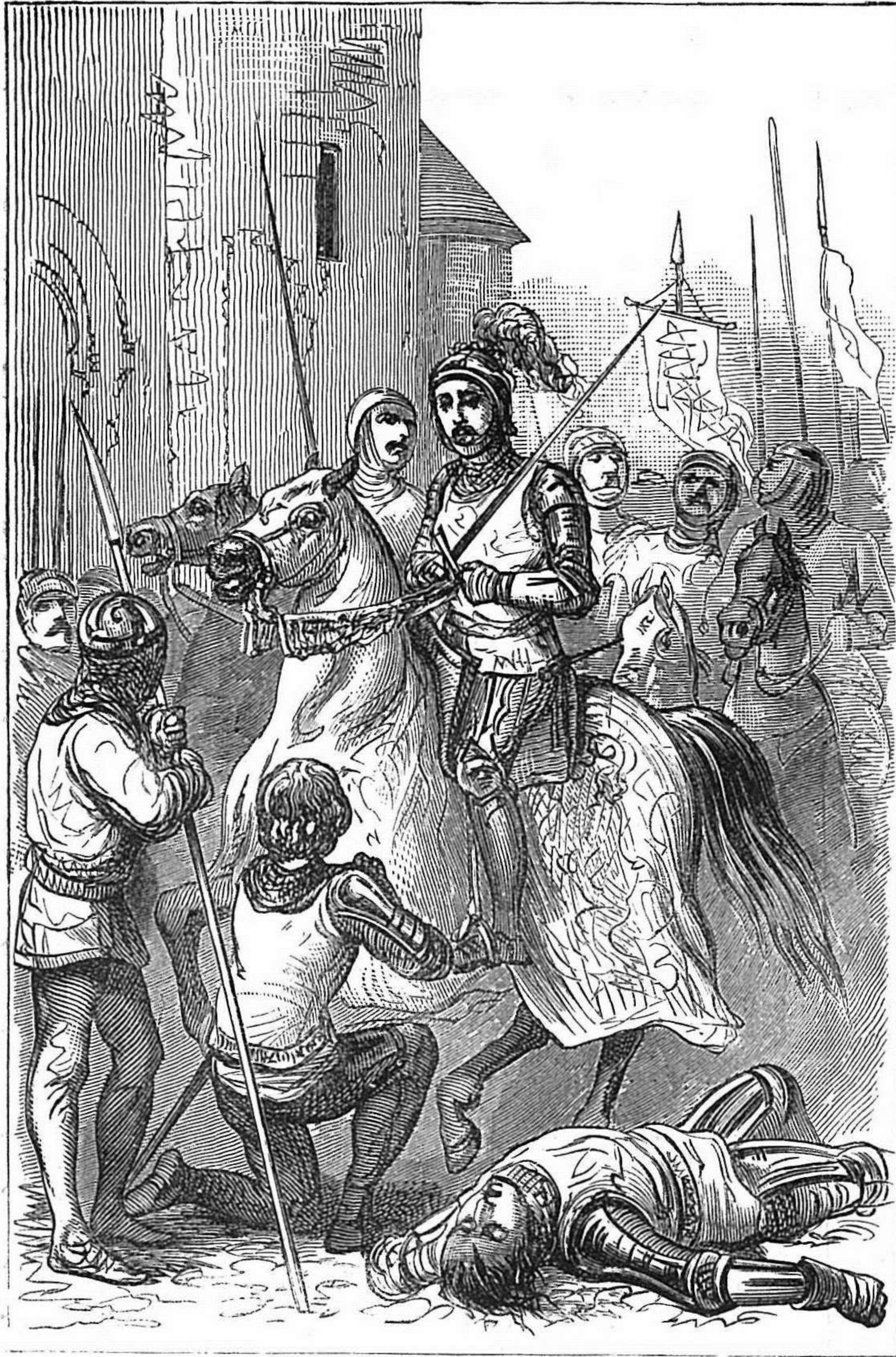
Halvenaar, furieux, ne répondit pas, mais se tournant de nouveau vers ses hommes, il s'écria avec véhémence:

— En avant, mes braves! suivez-moi!

Et, ivre de fureur, il se précipita vers Herman, la dague au poing, tandis que ses hommes serraient déjà les deux autres cavaliers.

Mais voilà que le cri de guerre du comte: „Hollande! Hollande!” retentit dans les airs. Comme paralysés par la peur, les assaillants laissent tomber leurs armes et ouvrent le cercle qui déjà entourait le comte.

Albert, comme un lion blessé, se précipite sur l'infâme Floris et lui fend le crâne d'un coup de sa puissante épée.



L'HÉRITIÈRE DE DUIVENVOORDE.

„Harold-le-Normand se jeta aux pieds d'Albert.”

— Voilà la récompense de la lâcheté et de la fourberie! s'écria-t-il d'une voix tonnante.

Puis, montrant du doigt avec mépris le cadavre du chevalier félon à ses soldats atterrés, il ajouta:

— Ce traître ne doit recevoir aucune sépulture; que son corps devienne la pâture des oiseaux de proie!

Le comte Albert parcourut un instant des yeux les rangs des gens de Halvenaar qui ne savaient quelle contenance tenir, puis il s'écria:

— Harold-le-Normand! Qu'il paraisse devant moi!

Un homme, à la démarche hésitante et craintive, s'avança lentement, la tête baissée sur la poitrine, le visage d'une pâleur mortelle. Arrivé auprès du comte, il se jeta à ses pieds et demanda merci d'une voix lamentable.

— Répondez à mes demandes, dit le comte d'un ton sévère: A qui Herman de Stryen a-t-il dû d'être fait prisonnier, et enfermé dans un cachot souterrain?

— A Floris Halvenaar, répondit le coupable,

d'une voix si faible qu'on l'entendait à peine; et il ajouta en tremblant: Je n'ai été qu'un instrument sans volonté entre ses mains, seigneur comte.

— Qui engagea le chevalier de Duivenvoorde à quitter La Haye subitement, le lendemain du tournoi? continua le comte.

— C'est Floris Halvenaar qui me chargea de cette démarche; je n'ai fait que remplir sa volonté.

— Guillaume de Duivenvoorde a-t-il trompé dans le meurtre d'Aleidis de Poelgeest? demanda de nouveau le comte.

— Non, non, répondit le malheureux, Floris Halvenaar....

— Assez, interrompit Albert de Hollande, vous êtes moins coupable que celui que je viens d'occire; cependant vos méfaits ne doivent pas rester impunis: vous êtes à jamais banni du pays; si vous en refranchissez les frontières, vous aurez signé votre arrêt de mort.

Harold-le-Normand se releva en se confondant en humbles remerciements, le visage couvert de honte, mais le cœur joyeux d'avoir échappé à une mort qu'il croyait certaine.

A ce même moment, la porte à moitié détruite du couvent s'ouvrit largement, et un spectacle saisissant se montra aux yeux du comte.

Un vieux guerrier s'avançait vers lui, inondé de sang, suivi d'une quarantaine d'hommes d'armes, les vêtements en lambeaux, les armures en pièces, les armes brisées, marchant avec la plus grande peine: c'était tout ce qui restait de la garnison du château de Stryen.

— Vive notre comte! vive Albert le Juste! s'écrièrent-ils tous d'une seule voix, tandis que des larmes de reconnaissance sillonnaient leurs joues ensanglantées.

Dès que le comte Albert vit le vieux sire de Duivenvoorde, il s'empressa d'aller vers lui, et dit en lui prenant les deux mains:

— Noble chevalier, égaré par de pernicious conseils, je vous ai profondément méconnu; aujourd'hui, votre innocence a éclaté au grand jour; je crois de mon devoir de vous rétablir dans votre honneur en présence de tous ces guerriers rassemblés, et de vous appeler, comme par le passé, mon serviteur le plus fidèle; puissiez-vous être heureux jusqu'à la fin de vos jours!

— Vive le seigneur Guillaume de Duivenvoorde! s'écrièrent d'une seule voix ceux qui une heure auparavant avaient juré sa mort.

— Bravo! s'écria le comte d'une voix forte; oui, vive mon fidèle vassal, Guillaume de Duivenvoorde!

— Oh! merci, noble comte, mon sauveur, murmura le vieux seigneur, à qui l'émotion et la joie arrachaient

de douces larmes.

— Voici votre véritable sauveur, répondit le comte en montrant Herman de Stryen, qui était descendu de cheval en même temps que son suzerain.

— Je savais bien que vous viendriez, mon brave Herman! s'écria chaleureusement le vieux chevalier, en se jetant au cou du vaillant jeune homme.

Dans l'entrefaite, la troupe du comte était arrivée sur le théâtre de ces événements et s'était rangée autour de son chef. Celui-ci ordonna à ses hommes de se diriger immédiatement vers le château de Stryen, pour tâcher d'arrêter le progrès de l'incendie et voir s'il y avait encore quelque chose à sauver. Il entra ensuite, suivi du sire de Duivenvoorde, de Herman de Stryen et des vaillants défenseurs du château incendié, dans le couvent, où le bon prieur les reçut tous avec sa cordialité habituelle.

(La fin au prochain numéro.)